



VOL. X, No 9

PETIT SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI, 26 Avril 1902.

## CÉSAR

Il tenait dans ses mains le sceptre de ce monde !  
 Il régnait sur la terre, il commandait sur l'onde,  
 Et l'on n'entendait plus que son nom sous les cieus !  
 Les Patrices romains s'empressaient pour lui plaire,  
 Et ces fiers citoyens ne voulaient pour salaire  
 Qu'un regard ami de ses yeux !

Au fond du firmament, sans nuage et sans voile,  
 Il n'avait jamais vu pâlir sa noble étoile ;  
 Le Destin eut tremblé de lui faire un affront !  
 Jeune et beau favori du dieu de la Victoire,  
 Il marchait couronné des Palmes de la gloire  
 Et baisait la Fortune au front !

Il n'avait pas vingt ans, lorsque, las des délices  
 De la Ville Éternelle et des honteux caprices  
 D'une jeunesse impie et sans force et sans cœur,  
 Il sentit dans son sein s'éveiller son génie,  
 Prêta l'oreille, et dans son audace infinie  
 Rêva les lauriers du vainqueur.

Il sonda l'horizon ! Au levant, vers les Pôles  
 Vers le sol où l'Atlas soutient sur ses épaules  
 Le ciel aux feux ardents. Partout Rome régnait !  
 Alors, soleil levant, pour ouvrir sa carrière,  
 Il porta ses regards du côté de la terre  
 Où l'astre du jour s'éteignait !

Devant ses pas dressant leurs cimes éternelles  
 Les Alpes au front blanc, terribles sentinelles,  
 S'efforcèrent en vain de briser ses efforts !  
 Comme un aigle s'élançant au-dessus des abîmes,  
 Il prit son vol hardi, puis par-dessus les cimes  
 Fondit sur un peuple aux bras forts.

Qui dira vos combats, vos luttes héroïques,  
 Gaulois aux longs cheveux, enfants des Armoriens,  
 Défendant vos foyers, vos dieux et votre honneur !

Qui dira les exploits de vos héros superbes !  
 Mais quoi !... Tous sont tombés comme tombent les gerbes  
 Devant la faux du moissonneur !

Pour remplir de terreur les tribus alarmées  
 Et pour semer la mort au milieu des armées,  
 Ses soldats n'avaient pas la poudre du canon,  
 Mais pour faire crouler les murs des citadelles,  
 Batre en brèche un rempart, qu'avaient-ils  
 Ils ne prononçaient que son nom !

Des Alpes au Bosphore avaient volé ses aigles,  
 Sans trêve et sans repos, et leurs immenses ailes  
 Embrassaient sans effort tout l'immense horizon !  
 Elles voyaient, planant au sommet de la nue,  
 Les peuples à genoux et les rois tête nue  
 S'incliner devant son Blazon !

En vain de ses rivaux et l'orgueil et la haine  
 Voulurent l'arrêter et river à la chaîne  
 Cet aiglon au grand vol, ce lion rugissant,  
 Dédaigneux de leurs coups, de ces vaines tempêtes,  
 Tandis qu'il courait à de nouvelles conquêtes  
 Il les écrasait en passant !

Quel génie avait donc veillé sur sa naissance,  
 Au fond de son cerveau déposant sa puissance  
 Pour que tout, ici-bas, tout lui semblât soumis !  
 Sage dans les conseils, habile dans les ruses,  
 Tandis que d'une main il caressait les muses,  
 L'autre domptait ses ennemis !

Oh ! de quel noble orgueil dût tressaillir ton âme,  
 César, heureux vainqueur ! Dans tes yeux  
 Quelle flamme  
 Dut briller, quand tu vis tes regards épiés,  
 L'univers devant toi déposant ses couronnes,  
 Et les rois, mendiant ton appui pour leurs trônes,  
 Se traîner tremblants à tes pieds.

Il avait tout vaincu ! Tout lui rendait hommage !  
 Les lieuteurs, en passant, saluaient son image !  
 Le monde n'avait plus qu'un seul maître aujourd'hui !  
 Son regard fascinait la foule frémissante  
 Et l'on nous a conté que la mer mugissante  
 Apaisait ses flots devant lui.

Puis simplement drapé dans sa toge romaine,

Perdu dans le remous de cette foule humaine,  
 Qu'il avait enchaînée à son sort tant de fois,  
 Lui, dont l'auguste nom pouvait remplir l'histoire,  
 Il s'en allait à pied, dédaignant pour sa gloire  
 Le char des vainqueurs et des rois !

O Destin du génie !... Étonnante Fortune !...  
 ...Cependant pour César la vie est importune !...  
 Ses lauriers lui semblaient et sans gloire et sans prix !  
 Le héros frissonnait d'une peur enfantine !...  
 Il croyait voir, quittant la prison Mamertine,  
 L'ombre de Vercingétorix !....

Et cette ombre criait, de vengeance altérée ;  
 Non, tu n'as point gardé, César, la foi jurée !  
 Mon sang souille tes mains ! Va ! crains les Dieux vengeurs !  
 Et le vainqueur tremblait en voyant cette image !  
 Morne, pâle, il allait, portant sur son visage  
 La trace des soucis rongeurs !

Il croyait voir encor la Liberté mourante  
 Se dresser devant lui, de sa voix expirante  
 A son aide appelant le dernier des Romains  
 Pour terrasser ce fils plein d'orgueil et de rage  
 Qui façonnait au joug, dressait pour l'esclavage  
 Le reste vaincu des humains !

Peut-il goûter la paix en ses destins prospères  
 L'homme qui fit verser tant de larmes aux mères,  
 Excitant contre lui ces haines de tous rangs,  
 Qui, pour monter plus haut, fit faucher tant de têtes,  
 Et qui pour abreuver les hôtes de ses fêtes,  
 Répandit le sang à torrents !

Oui, l'orage grondait !.. Tremble César !.. Dans l'ombre  
 Un poignard s'aiguissait !.. Bah ! qu'importe le nombre  
 A qui veut s'affranchir d'un tyran détesté !  
 Un jour César tombait ! Ainsi croule une idole !  
 Tandis qu'un peuple entier autour du capitole  
 Chantait l'Hymne à la Liberté !

ANTONIN FRANCE.

St-Etienne d'Avançon, France.